

BLONDE  
Dis oui



EXPRESSION  
ROUGE

BLONDE

Dis oui



EXPRESSION  
ROUGE

*À Audrey, Virginie, Monique  
et les autres  
qui savent dire oui à la mer  
et aux aventures de la vie,  
avec ou sans lendemain...*

«*Two roads diverged in a wood, and I —  
I took the one less traveled by,  
And that has made all the difference.*»

ROBERT FROST



## *#down*

LE DESTIN EST UN SNORO, il emprunte parfois de bien étranges avenues pour se manifester. Ce jour-là, dans un moment de désinvolture tout à fait narquois, il a décidé que la modeste grise et dévouée de Vicky Forest serait l'instrument même qui ferait tout basculer.

Alors que les avocats ont quitté le bureau très tôt en cette veille du long congé de Pâques, Vicky est restée pour terminer la correction du mémoire que Me Trudeau doit déposer en cour d'appel la semaine suivante, quand il aura fini de chasser le lapin dans son luxueux terrier des Laurentides. Me Trudeau ne jure que par sa maison de campagne, où il va se ressourcer du fardeau d'avoir à s'agiter beaucoup pour faire croire qu'il est rentable pour le cabinet. Et Vicky en paye le prix.

Dans un monde idéal, Me Trudeau serait un avocat autonome sachant gérer ses fautes d'orthographe et sa syntaxe défailante. Vicky ne se fait aucune illusion sur ce monde idéal. Il n'existe pas. Tant que Me Trudeau – dont le grand exploit est d'avoir convaincu une

vedette de la télévision qu'elle avait beaucoup de chance qu'il veuille bien l'épouser – ferait partie de l'équation, il y aurait des filles dévouées comme elle pour lui éviter de faire un fou de lui.

Vicky ne s'en formalise pas. Secrètement, elle tire même une certaine fierté de ses capacités à composer avec l'impossible. En toute conscience, elle ne peut pas laisser le bureau, *son* bureau, déposer un mémoire qui ressemble à un torchon barbouillé par un dyslexique narcissique.

Il ne lui vient pas à l'idée qu'elle protège l'incompétence de Me Trudeau chaque fois qu'elle corrige derrière lui, petite souris minutieuse, pour transformer en éloquence limpide ce qui n'était qu'une bouillie disgracieuse. Il ne lui vient pas non plus à l'idée qu'au nombre d'heures qu'elle consacre à ces missions de sauvetage, elle aurait pu passer son barreau depuis longtemps.

Ce n'est pas son intelligence qui est en cause, ce sont ses muscles qui sont atrophiés. Alors elle erre devant l'étal de ses capacités, confuse comme une fille qui ne saurait pas cuisiner devant l'abondance d'un marché d'été. Quant à l'ambition, dont elle ne voit que les verrues, elle préfère s'en passer, c'est plus sûr.

Tomber, lui a répété sa mère, tu pourrais tomber!

Cette éducation maternelle, crispée d'anxiété, a fait ses preuves. Le père a fini par s'enfuir, exaspéré par cette femme qui avait peur de tout, y compris d'aimer, et Vicky, laissée aux bons soins de sa mère, n'a jamais pris un billet d'avion pour partir seule à l'aventure, n'a jamais osé rêver à un avenir meilleur que celui d'adjointe, et elle s'interdit le port du bikini, si peu flatteur pour des hanches comme les siennes. De toute façon, elle ne voit pas pourquoi elle risquerait la honte de s'exhiber en maillot: même si elle sait nager, elle a peur dès qu'elle perd pied.

Tu pourrais te noyer, lui criait sa mère, surtout, ne t'éloigne pas!

Alors Vicky Forest reste sur la rive de sa vie.

En ce jeudi saint, sans doute pressé de retrouver le tourbillon d'eau de mer de son jacuzzi, Me Trudeau s'est surpassé dans le départ hâtif. Pour Vicky, qui a rencontré l'épouse de l'avocat, une furie qui porte du khôl noir sous les yeux et un *gloss* rose pâle « frosté » qui la font ressembler à un raton laveur travesti, l'idée même que ce pauvre homme soit pressé d'aller la retrouver est incompréhensible. Aussi riches qu'ils soient, les gens aiment-ils donc tant la misère? Il faut croire que oui.

Après avoir fait consciencieusement son devoir, Vicky est donc persuadée d'être la dernière à quitter le bureau.

Jusqu'à ce que les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant elle.

Sans même lever les yeux, elle sait que c'est Peter Goldwyn. Son parfum, citron, cuir et lanoline, le précède partout où il va, témoin odorant de sa seule passion en dehors du travail : les chevaux. Ce parfum de pouvoir et d'aisance qui fait immédiatement regretter à Vicky d'avoir appuyé sur le bouton de l'ascenseur. Elle aurait dû prendre l'escalier.

Le patron de Goldwyn, Racicot, Castiglione, avocats lâche brièvement son BlackBerry des yeux pour voir ce qui le retarde. Son regard se pose sur des pieds fins, chaussés d'escarpins de mauvaise qualité. Il n'a pas besoin de voir plus haut pour savoir que c'est une secrétaire. Laquelle ? Cela importe peu. Peter Goldwyn ne parle jamais à ceux qui ne sont pas de sa caste. Son père lui a appris qu'on ne peut pas entretenir de liens avec les gens qui travaillent pour vous, ils vous le feront payer trop cher. Peter Goldwyn doit tout à son père, son mentor et son inspiration. Peter Goldwyn Senior lui a tracé la voie, et en bon fils il la suit, sans éprouver le besoin de changer une formule dans laquelle il est presque heureux.

Mais les portes se sont ouvertes, glissantes et silencieuses, les laissant tous les deux, le grand patron et la petite employée, devant l'évidence : ils sont condamnés à par-

tager le même espace, la même vertigineuse descente de vingt et un étages. Il va bien être obligé de lui parler.

— *Down?*

— Oui. S'il vous plaît. Si ça ne vous dérange pas. Merci.

Trop de mots, Vicky, trop de mots. Elle s'est adressée à lui en français, déjà elle regrette. Son anglais s'est amélioré pourtant, elle devrait peut-être ajouter une phrase qui prouverait au grand patron qu'elle est digne d'être remarquée, et que... Tais-toi, Vicky, tais-toi.

*Shut up.*

Les portes se referment sur eux. Les joues enflammées par la timidité, la frange de cils noirs fournis cachant son regard tout aussi noir, les pieds douloureux à cause de la lanière de faux cuir qui lui coupe la peau, son trench-coat sous le bras, Vicky serre son sac contre sa robe de jersey beige, qu'elle espère assez chic. Elle sent une longue rigole de sueur glisser le long de son dos. Elle a peur de tacher le tissu fin de sa robe. Elle a peur que ça se voie. Sa nervosité devant *lui*. Pas qu'elle se pâme devant Peter Goldwyn comme les autres filles, non. Pour se pâmer, encore faut-il s'imaginer avoir une chance avec un homme qui occupe tant d'espace quand il se déplace. Vicky a beaucoup d'imagination, mais elle se considère tout de même assez intelligente pour

être lucide sur son potentiel de séduction face à des hommes de la catégorie de Peter Goldwyn : il est nul.

Mais parce qu'elle sait se servir de la masse grise et anonyme qui lui sert de cerveau, Vicky est aussi capable de quelque chose de singulier pour une jeune femme qui vient d'un milieu qui se méfie de la réussite comme un chien battu se méfie de la main tendue : elle sait voir au-delà du mur des préjugés. Peter Goldwyn est un gosse de riche à qui tout a été donné, y compris la prestigieuse firme de son père, mais il faut lui reconnaître une éthique de travail hors du commun. L'homme se damne à l'ouvrage comme si rien ne lui était acquis.

Et ça, contrairement à toutes les autres filles, Vicky ne peut pas s'empêcher de trouver que c'est remarquable. Elle aimerait pouvoir le lui dire, mais elle sait que ce serait mal perçu, vu comme une flagornerie désespérée pour attirer l'attention. Alors elle se tait, furieuse d'accorder tant d'importance à ce que l'homme à ses côtés peut penser d'elle.

Elle se trompe. Peter Goldwyn n'a pas d'opinion sur elle. Il ne sait même pas qu'elle existe.

D'ailleurs, personne ne remarque Vicky chez Goldwyn, Racicot, Castiglione. Depuis sept ans, elle a si bien fait son travail d'adjointe en litige qu'elle a réussi l'exploit de se

fondre parfaitement dans le bourdonnement discret de la ruche des assistantes.

Il a fallu que Me Poitras se joigne au cabinet pour que Vicky se sente appréciée, tout étonnée de découvrir les bienfaits d'un regard bienveillant sur son travail. Il faut dire que Me Poitras est un cas. Toute petite, batailleuse et d'une vive intelligence, cette jeune avocate pleine de promesses se montre aussi pugnace pour ses clients que sur le parcours d'un Ironman, et la rumeur court déjà qu'elle sera partenaire avant la fin de l'année. Une montée fulgurante pour les mœurs engoncées du cabinet Goldwyn, Racicot, Castiglione. Pour une raison que Vicky ignore, Me Poitras lui confie des responsabilités qui ne sont pas – *stricto sensu* – dans sa définition de tâches. Comme la représenter à cet encan d'œuvres d'art parrainé par le bureau. Me Poitras ne lui a pas donné le choix :

— Vicky, j'ai soixante kilomètres de vélo à rouler ce soir, alors l'encan, c'est toi qui y vas.

Soixante kilomètres de vélo ? Vicky ne connaît personne qui se juche sur un vélo un jeudi saint glacial et venteux pour aller pédaler pendant des heures. Certainement, il faut être un peu, voire complètement fou. La preuve, c'est que Me Poitras lui a remis un chèque « presque en blanc » et la terrifiante

responsabilité d'investir dans l'œuvre d'un artiste « prometteur ».

— Trouve celui qui aura triplé sa valeur d'ici un an, lui a dit la jeune avocate.

Vicky a tenté de protester. Tout ce qu'elle connaît de l'art, ce sont les reproductions impressionnistes sur les casse-têtes que sa mère adore. *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, les danseuses de Degas, ce genre de machins un peu kitsch aux couleurs délavées dont il faut replacer les mille morceaux. Me Poitras lui a souri, malicieuse.

— Eh bien voilà ! Dis-toi que tu pars à la conquête du prochain mille morceaux.

Pour éviter une bouffée d'angoisse à la pensée de cet argent qu'elle doit dépenser judicieusement, Vicky fixe les chaussures de Peter Goldwyn. Elle trouve un certain réconfort dans le fait d'y constater des éraflures, y voyant le signe d'une mélancolique négligence de l'âme. Peter Goldwyn est peut-être riche et entouré de femmes étourdissantes, mais il ne prend pas soin de ses chaussures, et personne ne l'aime assez pour le faire à sa place.

Et puis, d'une secousse à peine frémisante, c'est fini. Ils sont arrivés à destination.

*Down.*

Vicky articule un « *Good evening* » d'une voix qu'elle ne reconnaît pas, celle qui appartient à une autre langue que la sienne.

Seul le silence lui répond, éloquent. Elle peut bien faire tous les efforts du monde, Peter Goldwyn se fout complètement de son anglais et de la place minuscule qu'elle occupe chez Goldwyn, Racicot, Castiglione.

Vicky fixe le sol. Humiliée.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin, les livrant tous les deux aux loups de leurs solitudes respectives.



*Laissez-vous prendre  
au jeu du désir...*

— Je viens te chercher à huit heures  
demain matin.

Elle part sans se retourner, incrédule.

Il suffisait donc de demander ?

Avoir su.

ADJOINTE DISCRÈTE et effacée dans un cabinet d'avocats, Vicky est chargée par sa patronne de miser sur un artiste prometteur dans un encan. Sur place, elle est troublée par la vision d'un couple en train de faire l'amour dans l'escalier. Parmi la faune de l'événement, Vicky reconnaît l'homme qu'elle a aperçu plus tôt. Leur désir, fou et immédiat, est mutuel. Prise d'une impulsion qui ne lui ressemble pas, elle accepte de coucher avec lui à une condition : que ce soit au bord de la mer.

Le lendemain, ils partent pour Cape Cod. Un *road trip* qui mettra au monde une femme dont elle ignorait tout : elle-même.

*Blonde est auteur et scénariste. Elle a écrit deux romans chez Expression noire et a été finaliste au prix littéraire France-Québec et au prix Arthur-Ellis avec l'un d'eux. Elle est aussi une marathonnienne accomplie.*

ISBN 978-2-7648-0927-3

Libre Expression

Groupe  
Libre  
Québecor Média

